

Pierre BASSOLI
LA GUERRE DES TROIS N'AURA PAS LIEU
(Arthur Nicot 12bis)
(extrait)
(c) éditions du Masque d'Or, 2023 – tous droits réservés

1

Lorsque je me pointe, mâtines sonnantes, en ce vendredi 13 juillet déjà caniculaire devant l'imposant portail de fer forgé gardant une somptueuse maison de maître, je constate qu'il y a déjà un visiteur. Et cette voiture me dit quelque chose. Déjà l'immatriculation : 289 ECA 75 ; puis le modèle : un cabriolet coupé *Peugeot 504* décapotable noir. Ou peut-être bleu nuit, car je suis encore embrumé en cette heure matutinale.

Je disais tout à l'heure mâtines sonnantes, car je nomme ainsi tout ce qui se passe avant dix heures.

Mais revenons à notre bagnole. J'ai l'impression que quelqu'un se trouve au volant. Une silhouette coiffée d'un feutre mou marron, enveloppée d'un nuage de fumée qui doit au moins provenir d'un cigare ou d'une pipe.

Je toque à la vitre et l'homme tourne la tête. Putain ! Nestor Burma !... Il ouvre la portière et sort, un grand sourire éclaire son visage.

– Nicot ! Qu'est-ce que tu fous là ?

– Je pourrais te poser la même question ! T'es venu exprès de Paris ?

– Ouais... J'ai rencart avec Mme la Baronne.

– Moi aussi figure-toi !

– Si elle s'imagine avoir deux privés pour le prix d'un, lance Burma, elle se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au fignedé. J'ai des factures à payer et je dois trois mois de salaire à Hélène, ma secrétaire.

– Ah, Hélène, je fais, rêveur ; toujours aussi belle ?

– Plus, encore !... mais tu sais, moi, les relations au boulot, j'évite.

– Moi, j'ai résolu le problème il y a longtemps. Au début, j'avais engagé une secrétaire, mais côté relations, c'était plié d'avance : c'était une vieille fille avec de la moustache, pas de risque que ma libido soit titillée. Je m'en suis séparé, elle me coûtait trop cher.

– T'as bien fait... dis donc, à part ça, t'as une idée sur ce rendez-vous avec la Baronne ?

– Aucune, elle ne m'a donné aucun détail... mais attends, on va peut-être en savoir plus, v'la encore de la visite.

Une voiture est en train de s'engager sur le petit chemin et là, aucun doute sur celui qui la

conduit : je reconnais la Volvo grise de mon pote David Morgon. J'informe Nestor qui dit :

– Morgon, le lyonnais ? Je le connais, on s'est croisés une ou deux fois.

David sort de sa pompe et s'exclame :

– C'est pas vrai ! Vous êtes aussi là ? C'est quoi ce truc ? le congrès annuel des détectives privés ?

Nous nous congratulons parmi, comme on dit chez nous et Burma regarde sa tocante :

– Neuf heures et demie. Les gars, il est temps d'aller montrer nos binettes.

Il se dirige vers le côté gauche du portail où pend une chaîne reliée à une cloche, sur laquelle il tire. Un tintement aigrelet se fait entendre. Un peu désuet comme système, mais ça cadre avec le reste de la bicoque.

La porte de la maison s'ouvre sur un larbin tout à fait dans le style du Nestor de Moulinsart. Une couronne de cheveux dégageant largement son crâne en peau de fesse, un gilet rayé jaune et noir et un bénouze également noir.

Il longe une allée de gravillons et nous demande à travers la grille :

– Vous êtes les détectives ?

– Exact, nous répondons en chœur.

– Suivez-moi.

Je pousse Morgon du coude :

– On a l'habitude, c'est notre métier !

David rigole de ma boutade et ajoute :

– Il aurait même pu dire : « Filez-moi le train... »

Nous gravissons les cinq marches de l'escalier et le loufiat ouvre l'imposante porte de chêne massif sculptée sur toute sa surface de têtes de lions. Nous pénétrons alors dans un immense hall d'entrée qui doit bien peser ses cent mètres carrés. Les murs de part et d'autre sont remplis de toiles de maîtres qui, à mon avis, ne doivent pas être des copies. Quoi que, on ne sait jamais, vous allez comprendre.

– Madame la Baronne vous attend au salon, dit le valet compassé en écartant une lourde tenture de velours grenat.

Et là, c'est carrément Versailles. Le salon est presque deux fois plus spacieux que l'entrée. Au prix du mètre carré ici, à Coligny, la commune la plus chère de Suisse, il y en a déjà

pour plus de huit briques ! Ce salon ressemble à la salle d'exposition d'un antiquaire. Il y a là des canapés, fauteuils, tables, chaises du style de tous les Louis possibles, en passant par l'Empire, le Napoléon III et plein d'autres que j'ignore. Sans compter les tapis d'orient, secrétaires guéridons en marqueterie, j'en passe et des encore plus chers !

C'est presque trop, j'en ai la tête qui tourne. Je jette un coup d'œil à mes deux copains qui ont l'air dépassés, comme moi.

Pendant ce temps, le larbin nous conduit jusque dans un coin du salon où se trouve un ensemble canapé trois fauteuils Louis XV et un guéridon en marqueterie dont le plateau est gravé d'un violon et d'une lyre.

Sur l'un des fauteuils est assise une belle femme brune, dans les quarante-cinq ans, très classe, vêtue d'un tailleur *Chanel* rose pâle et gris. Elle nous sourit et dit :

– Asseyez-vous, Messieurs, je vous en prie. Je vous remercie d'avoir répondu favorablement

à ma convocation. Mais d'abord, désirez-vous boire quelque chose ? Café, thé...

J'entends Burma marmonner dans sa barbe :

– Moi à cette heure, je suis déjà au whisky, mais...

Je ne crois pas que la baronne ait entendu ces paroles mais Nestor n'insiste pas, de peur peut-être de faire mauvaise impression. Nous optons tous pour le café et la baronne fait un signe à son Nestor :

– Auguste, trois cafés pour ces messieurs et redonnez-moi un *Souchong*, s'il vous plaît.

Mme la Baronne est connaisseuse ! Elle aime le *Lapsang Souchong*, ce thé noir fumé très particulier que seuls les amateurs apprécient.

En attendant nos caouas, la Baronne nous explique déjà :

– Je lis dans vos yeux une certaine incompréhension : pourquoi engager trois détectives, et surtout venant de trois endroits différents ?... N'est-ce pas ?

Nous approuvons et la Baronne poursuit :

– Je vous explique, mais il faut que je commence par le début :

« Vous le savez peut-être, mais feu mon mari, Adrien de la Gouillotte de Fondevielle était un amateur et surtout collectionneur de tableaux de Maîtres. Nous possédons ici près de trois cents toiles, allant des premiers impressionnistes jusqu'aux surréalistes et modernistes du milieu du vingtième siècle...

Morgon intervient :

– Vous avez dit « nous possédons ICI », vous voulez dire que ces toiles sont dans cette maison ?

– Non, sourit la Baronne ; nous nous méfions trop des cambrioleurs ! Elles sont en sécurité dans les locaux du Port-Franc qui sont prévus pour cela.

« Mais revenons-en aux faits. Il y a environ un mois, j'ai été contactée par un M. Leopold Van der Werff, un des meilleurs experts au monde en matière de tableaux. Il est hollandais et ami avec le directeur du *Rijks Museum* d'Amsterdam. Ce dernier s'est associé avec les directeurs de plusieurs grands musées européens pour organiser une exposition itinérante consacrée à la collection de mon mari.

« Un peu moins d'une centaine de toiles ont été choisies – je dois vous avouer que parfois, ce choix a été cornélien ! – et M. Van der Werff s'est proposé pour expertiser les plus récentes et celles qui ont été découvertes il n'y a pas très longtemps. Les plus anciennes avaient déjà été expertisées par de grands noms il y a très longtemps et pouvaient échapper à cet examen. Finalement, quatre toiles laissent un doute quant à

leur authenticité. Il y a un Manet représentant une jeune fille mangeant une pomme. Ce tableau n'est pas répertorié mais cela arrive relativement souvent, surtout lorsque l'artiste avait simplement oublié de le signer. Il y a également un autoportrait de Van Gogh, lui aussi non répertorié, mais chez lui c'était aussi assez courant. Il y en aurait une quarantaine de répertoriés, mais on dit qu'il y en avait beaucoup plus.

« Ensuite il y aurait un Picasso de la période bleue représentant un portrait de femme. Il a été trouvé par des personnes qui débarrassaient la maison d'une vieille dame qui était décédée. Cette toile était dans le grenier et savez-vous où se trouvait cette maison ?... à Mougins, dans les Alpes-Maritimes et Picasso y a vécu pendant plusieurs années.

« Enfin, le dernier est un Modigliani, mais un paysage. On est habitué à ses personnages tristes aux visages allongés, cependant Modigliani a peint quelques paysages, mais très, très peu.

C'est pourquoi il y a également un doute sur celui-ci. »

« Et maintenant, venons-en à votre situation géographique. L'expert M. Van der Werff connaît les plus célèbres faussaires. Non seulement il les connaît, mais il sait aussi qui sont leurs peintres de prédilection. C'est ainsi qu'il a cité Paul Calendret, faussaire genevois spécialisé des impressionnistes et également de Van Gogh ; Georges Garrivier, célèbre faussaire lyonnais, spécialiste des surréalistes, ainsi que de Modigliani et enfin André Bertillon, habitant Paris et spécialiste de Picasso. Pour ce dernier, il le soupçonne de se cacher sous le pseudonyme de « Gloub », dessinateur de B.D. »

La Baronne s'interrompt pour boire une gorgée de thé et j'en profite pour intervenir :

– Vous ne pensez pas que ces gens sont certainement morts et enterrés, sauf peut-être le dessinateur de B.D. ?

– C'est une possibilité. D'après Van der Werff le genevois Calendret aurait disparu depuis une dizaine d'années. Il se serait exilé en Amérique latine dans un pays qui n'extrade pas, comme le Mexique, l'Argentine et le Pérou, ou peut-être encore Cuba, qui n'est pas très loin... D'autres questions ?

– Non, plaisante Nestor ; à part peut-être si vous aviez leurs adresses ?

Elle sourit :

– Non hélas, ce serait trop facile. Ces gens savent se cacher...

Morgon lève le doigt, comme un élève appliqué :

– Moi j'en ai une, si j'ose, Mme la Baronne...

– Je vous en prie.

– Pourquoi avoir fait appel à nous, des privés. La police n'est pas capable de retracer des gens qui ont disparu, même très loin à l'étranger ?

– Bien sûr qu'ils en sont capables, mais Van der Werff ne veut pas faire de vagues et surtout de la mauvaise publicité à la future exposition. Vous imaginez les titres : « Des faux parmi la collection d'Adrien de la Gouillotte de Fondevielle » ? Quelle publicité ! Non, il faut que cette enquête reste confidentielle.

« Maintenant venons-en à vos honoraires. M. Van der Werff s'est renseigné sur vos tarifs. Entre nous, on voit que vous êtes considérés comme les meilleurs, vous n'y allez pas de main morte ! Enfin, nous ne sommes pas là pour discuter de cela. Je vous remets à chacun un chèque à titre d'avance. N'hésitez pas si vous avez besoin de plus et ne craignez rien, nos budgets sont illimités.

« Je vais aussi vous remettre à chacun la liste des faussaires présumés, celle des toiles présumées fausses, ainsi que la liste des musées où auront lieux les expositions avec les dates prévues. »

Elle remet à Auguste trois enveloppes qu'il s'empresse de distribuer à chacun d'entre nous.

Nous avons tous les trois le même réflexe : jeter un coup d'œil à l'intérieur pour voir le montant du chèque. Je regarde ensuite mes deux compères : ils ont le sourire. Ben oui, 10'000 pions pour commencer, c'est tout à fait honnête.

Encore quelques recommandations d'usage et nous prenons congé de la Baronne Gaëtane et nous retrouvons tous les trois devant la grille d'entrée.

Nestor bombe le torse et rabat son bitos en arrière, sur soif. Il me rappelle notre bon vieux légiste le Dr Silverman, excepté que Nestor a le visage moins rubicond que lui et son tarin ne ressemble pas à une fraise bien mûre !

– Les affaires reprennent ! dit-il, satisfait.

– Ouais, approuve David ; ça va faire du bien.

– Tout juste, conclué-je ; ça tombe pile poil... je constate que nous sommes les privés les plus chers, mais que nous tirons les trois le diable par la queue.

– Hé, les petites femmes coûtent cher ! lance Burma.

– Et la bonne bouffe aussi, renchérit Morgon...

J'en profite pour saisir la balle au bond ;

– À propos de bouffe, on va descendre en ville. Je vous ai trouvé un hôtel sympa près de la gare, vous pourrez y déposer vos affaires. Juste à côté il y a un très bon resto, *La Mère Royaume*.

– *Gi go*, fait Burma en sautant dans son cabriolet.

Nous sommes descendus en ville à la queue leu leu, avons traversé le Pont du Mont-Blanc pour regagner le quartier de la gare. Place Isaac Mercier se trouve l'*Hôtel de Genève* (les proprios n'ont pas mis longtemps pour trouver le nom!) et juste à côté, *La Mère Royaume*. Mes deux potes sont allés investir

leurs chambres pendant que j'allais m'installer sur la terrasse du restaurant.

J'ai commandé un pastaga à une charmante serveuse qui, je vous parierais volontiers une entrecôte béarnaise contre une assiette d'insectes-apéritifs, est métissée côté Maghreb.

Lorsqu'elle me rapporte mon breuvage anisé, je lui demande :

– Vous permettez que je vous pose une question indiscreète ?

Elle se met à rouler des yeux effrayés en disant :

– Une question indiscreète ?... Mais quel genre d'indiscrétion ? d'ordre personnel, intime ?... (elle éclate de rire) Je plaisante !... Alors, cette question indiscreète ?...

J'aime bien son humour, elle me plaît cette petite.

– Je me demandais de quelle origine vous êtes.

– Je suis une vraie fausse bâtarde !

Elle rit de plus belle et poursuit :

– Mon père est suisse, mais pas de n'importe où ! Il est de Tolochenaz, dans le canton de Vaud Et ma mère est kabyle, autrement dit d'Algérie... ça ne vous fait pas rire ?

– Non, pourquoi ?

– Attendez la suite... ma mère a absolument voulu m'appeler Fatouma... vous ne riez toujours pas ?

– Ben non... c'est un joli prénom, Fatouma.

– Oui, mais n'oubliez pas que mon père est de Tolochenaz, vous imaginez la suite ?

Je commence effectivement à l'entrevoir, la suite. Certains noms typiquement vaudois ne sont pas piqués des vers alors j'imagine son prénom typiquement arabe accolé à un patronyme vaudois.

– Je crois que j'ai compris. Comment s'appelle votre père ?

– Augustin Bolomey...

Aïe !... je vois l'association. Cette magnifique et super sexy jeune femme s'appelle Fatouma Bolomey. Évidemment, là ça fait plus bander.

– Alors vous comprenez mon désarroi...

– Bien sûr, mais vous savez, il suffit de vous regarder droit dans les yeux et tout est immédiatement balayé. Vous pourriez vous appeler Cunégonde, Adélaïde ou Eugénie, on vous regarde et tout est oublié. Vous êtes tellement belle, vous avez un tel charme que...

– Dis donc, toi, on peut pas te laisser cinq minutes tout seul que tu te mets à draguer !

C'est Nestor qui rompt le charme. Je lui réponds :

– Hé, on ne se refait pas, hein ?

– Dis-moi, on remplit toujours des fiches dans les hôtels, ici ?

– Hé oui, ça occupe les flics qui sont près de la retraite. Ça va, vous êtes bien installés ?

– Super...

– Et il y a une petite femme de chambre tout à fait comestible, ajoute Morgon.

– Bon, il fait soif ! Qu'est-ce qu'on boit ?

Nous recommandons une tournée d'apéros et consultons la carte. Avec cette canicule qui commence, pas question de bouffer des plats roboratifs. On commande trois salades niçoises et du rosé bien frais.

**Lisez la suite dans LA GUERRE DES TROIS N'AURA PAS LIEU
(en vente sur ce site)**